

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, le 21 octobre 2017. DONIZETTI : La Favorite. Fanale, Lapointe...Paolo Arrivabeni. Version de concert.

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, le 21 octobre 2017. DONIZETTI : La Favorite. Fanale, Lapointe...Paolo Arrivabeni. Version de concert. La Favorite n'aurait-elle plus les faveurs du public ? On aurait pu le croire à juger des trous dans les places à cette dernière de la version de concert qui prive les spectateurs du faste d'une mise en scène, néfaste parfois pour l'écoute, mais exalte les voix : un plateau exceptionnel qui souleva l'enthousiasme justifié du public. Une œuvre disparue de la scène marseillaise depuis 1968 revenue avec les honneurs.

Mettre en scène ?

Mais quoi de cet opéra français commandé à Donizetti qui joue le jeu de l'opéra à la française, élaguant, au profit d'une élégante déclamation lyrique, les grandes fioritures à l'italienne, se bornant à quelques traits d'agilité et, plus que des da capo, multipliant des répétitions de phrases facilitant la compréhension du texte ? Certes, passant de Saint-Jacques de Compostelle au fastueux Alcazar de Séville récemment conquise sur les maures, et cette île de León au large de Cadix où se retrouvent, on ne sait comment ni depuis combien de temps les amants, charnels ou platoniques, on ne sait non plus, cela prêtait à rêves exotiques pittoresques pour le public d'alors.

MORCEAU DE ROI MAIS FEMME AU RABAI, AU REBUT

L'Histoire réduite à l'historiette

L'opéra romantique, à puiser des sujets dans l'Histoire, en épuise le romanesque, qui dépasse souvent la fiction, en le réduisant à l'historiette d'amour convenue où le grand méchant baryton est l'empêcheur de tourner en rond le couple d'amoureux.

Un angélique jeune novice, Fernand, dans un couvent de Compostelle, au fin fond du nord de l'Espagne, avoue au roc religieux de son supérieur un amour pour un ange de femme et jette son froc par-dessus les moulins, pour retrouver apparemment la belle, yeux bandés, aux confins sud de la Péninsule encore en partie occupée par les maures. Il ignore qu'elle est Leonor de Guzmán, la maîtresse officielle du roi Alphonse XI. Privilège de l'emploi, la favorite, lui obtient un brevet de capitaine, il combat, sauve son suzerain, éperdu de reconnaissance pour ce héros. Hélas, une lettre d'amour malencontreusement perdue par la distraite suivante de la dame, et récupérée par le traître, dévoile au roi ces amours parallèles. Pour se venger perversement du couple amoureux, en en guise de récompense à son sauveur, le roi accorde en mariage sa favorite au jeune innocent aveugle pour de bon. Le pauvre marié ne découvre l'identité de sa femme, qui n'a pu la lui révéler par l'action encore du méchant Félix ayant intercepté la messagère Inés, qu'après la cérémonie nuptiale, ponctuée par les sarcasmes cruels des nobles riant de son déshonneur : épouser la maîtresse du roi ! Honneur en France, infamie au-delà des Pyrénées. Désespéré, le jeune homme drap sa dignité bafouée dans son froc retrouvé et prononce ses vœux perpétuels au couvent de Compostelle, où le retrouve Leonor expirante pour implorer son pardon.

Sacrifiée sur l'autel du mâle

Mais pardon de quoi ? Au fond, à y bien regarder, cette anecdote romantique n'est pas si révolue que ça et a même une étrange actualité. Passionnément aimée par le roi, qui songe même, bravant l'église, à répudier sa femme légitime Marie de Portugal –victime collatérale passée sous silence dans cette version réduite de La Favorite– pour couronner sa maîtresse, Leonor est bien une victime sacrifiée sur l'autel de l'amour-propre, pas très en fait, du roi et du jeune novice héros, religieux au pardon bien dur à sortir.

Certes, la pieuse Espagne n'est pas la frivole et libertine France où les favorites ont un statut et même des statues. On y connaît peu de monarques aux maîtresses avouées, encore moins officielles. Dans l'opéra, favorite malgré elle, Leonor rue dans les brancards et réproche sa cage dorée : elle se sent déshonorée par la situation. Elle la reproche au roi : elle a « été abusée », « trompée », elle a cru suivre un époux et s'est retrouvée dans ce rôle de second plan, infâmant, un simple « trophée ». Le roi infidèle, qui ne lui pardonne pas son infidélité, la donne en mariage comme rebut à l'amoureux éperdu, mais qui ne veut pas d'une femme au rabais, perdue.

Dans les deux cas, la femme est la victime sacrifiée sur l'autel d'un honneur érigé par les hommes eux-mêmes, reposant sur la vertu féminine. Et la pauvre favorite à son corps défendant et défendu malgré l'amour, intériorise même les valeurs qui la sacrifient, mourant en mendiant un pardon pour une faute dont elle n'est pas coupable : sans doute harcelée, abusée, trompée, trophée pour le roi puis butin de guerre et repos du guerrier pour Fernand, pour tout ça même, rejetée.

L'Histoire : la vraie Leonor de Guzmán

Alphonse XI de Castille est l'arrière-petit-fils du grand roi Alphonse X le Savant ou le Sage, poète (on lui doit le recueil des fameuses Cantigas de Santa María, monument de la musique médiévale), juriste, historien, astronome (ses Tables alphonsines des éclipses seront utilisées jusqu'au XVIIIe siècle), qui se proclame « Roi des trois Religions du Livre », la chrétienne, la juive, la musulmane, faisant coexister

pacifiquement église, synagogue et mosquée dans une Tolède vouée à la science et à la culture où il réunit savants maures, juifs et chrétiens pour traduire les monuments littéraires et scientifiques anciens, prémisses de la Renaissance européenne. Grand homme mais piètre politique : le nez vers ses étoiles, il voyait mal ce qui se passait sur terre. Il laisse en héritage une Espagne déchirée de querelles dynastiques, de révoltes nobiliaires.

Alphonse XI en héritera et pâтира plus tard, contraint de lutter contre les nobles à l'intérieur et les maures à l'extérieur. En 1328, il épouse Marie de Portugal, mais deux ans plus tard, il fait la connaissance à Séville de la belle veuve Leonor de Guzmán. C'est le coup de foudre réciproque. Ils ont pratiquement le même âge et mourront aussi à un an près : il a dix-neuf ans (1311-1350), elle, vingt (1310-1351). Il délaisse sa femme pour vivre publiquement avec sa maîtresse. Soulevant l'indignation des nobles castillans envers la favorite andalouse, la réprobation du pape et la fureur de son bureau-père roi du Portugal, il veut même répudier sa femme légitime et couronner sa maîtresse. Mais Leonor, aussi belle qu'intelligence, refuse pour éviter une guerre avec le Portugal, qui aura lieu malgré tout. Grande politique, de bon conseil, ses alliances andalouses permettent au roi de réduire la noblesse castillane et l'accompagne à la guerre contre les musulmans. Elle intervient sur le plan international en faveur de la France dans la Guerre de Cent ans. Elle est la reine de fait pendant vingt ans. Elle donne dix enfants à Alphonse, qui les légitime, ce qui compliquera la succession.

Mais, pendant une guerre à Gibraltar dont il veut libérer des Maures le Détroit, Alphonse meurt de la Peste noire. Léonor, présente, s'enfuit mais Marie de Portugal, la reine en titre, la saisit, la fait torturer et assassiner horriblement sous ses yeux et ceux de son fils. Cela ne réussira pas à la reine veuve et régente : elle sera elle-même assassinée par son père ou son fils, issu de son mariage avec Alphonse. Ce fils terrible, Pierre Ier, dit le Cruel, dont le favori sera un

certain Don Juan Tenorio, qui donne lieu au mythe, mourra lui-même en se bagarrant avec Henri de Trastamare, son demi-frère, fruit des amours d'Alphonse et Leonor, qui lui succédera.

Interprétation

On a peur de tomber dans les clichés de la célébration enthousiaste aussi générale que généreuse, mais il y aurait mesquinerie à marchander, sous prétexte de distance ou réserve critique, des éloges hautement mérités tant par le plateau que



par la fosse, disons l'orchestre, par ailleurs partageant le plateau avec les chanteurs, et sans doute exalté par ce voisinage et visionnage dans une belle émulation. On eut la sensation, le sentiment –et cela importe à l'affaire affective du drame romantique– que cette proximité des instruments et de la voix, en resserrait la cohésion, la solidarité, bref, l'harmonie : la fusion dans l'effusion du drame. On y sent, certes, tout le travail subtil du chef, **Paolo Arrivabeni**, dont l'élégance, la précision, l'engagement, donnent à cette musique toute sa dignité, en cisèle formes et rythmes. Ses indications, visibles hors de la fosse, rendent plus sensible la présence des pupitres auxquels il s'adresse comme s'il les faisait naître, d'un geste, sous nos yeux, pour le bonheur de nos oreilles, interlocuteur privilégié les faisant dialoguer à vue avec les solistes vocaux, nous prenant pour témoins de ce qui se joue et noue.

Ce tissage serré de l'orchestre et des voix, tout intégré au drame, était aussi visible et audible avec les chœurs : sans la dispersion forcée d'une mise en scène qui les spatialise, choristes en rang serrés, on admire que de cette masse naissent des murmures, même des chuchotis, ou des grondements, d'une homogénéité et d'une expressivité dramatiques qui signent la minutie de la préparation d'Emmanuel Trenque.

Dans le rôle de celui par qui le malheur arrive, **Loïc Félix**, a

l'élégance froide du traître de qualité, on ne sait si dévoué au service ou voué à la perte du roi auquel il remet la lettre prouvant l'infidélité de la favorite et faisant le malheur de tous. Confidente de Leonor et messagère des amours des jeunes gens, **Jennifer Michel** déploie la lumière de son soprano pour un air ravissant, très développé, au rythme hispanique, fleuri de vocalises qu'elle égrène avec sa souriante aisance.



Balthazar, c'est Nicolas Courjal : Père en religion du jeune Fernand, il a pour lui les tendresses de sa sombre et flexible voix, qu'il sait alléger au murmure dans une douceur qui pourrait être ambiguë dans son désir possessif, peut-être pas simplement spirituel, de le garder auprès de lui mais aussi les rudes sévérités paternelles et les foudres de l'imprécation morale contre le roi dissolu. À celui-ci, **Jean-François**

Lapointe (photo ci contre) offre une noble stature, la majesté naturelle d'une voix puissante et contrôlée, éclatante dans l'aigu, une diction parfaite, une ligne de chant impeccable qui déroule en se jouant les légères vocalises belcantistes. On croit percevoir de l'humour dans la cavatine vive de son premier air, toute guillerette comme un passage d'Offenbach mais, il sait faire sentir la perversité du cadeau empoisonné du mariage qu'il offre, dans sa fausse générosité, à son sauveur protégé et anobli, dont les titres pompeux qu'il lui octroie royalement rendent l'infamie de cette union à leur échelle.

Face au jeu si expressif de tous les interprètes, qui nous font vivre le drame sans le secours d'une mise en scène, après une indisposition lors d'une précédente représentation, innocent Fernand, le jeune ténor **Paolo Fanale** affiche presque un permanent sourire, comme étranger au drame, qui lui tombera brutalement dessus. Et sans doute l'est-il, arraché d'abord au couvent par l'amour. Un peu béat, mais les béatitudes dévotes

dont il sort pour y rentrer désespéré à la fin, semblent très justement le définir comme n'étant pas de ce monde, son héroïsme sur le champ de bataille étant sans doute la plus grande invraisemblance, encore que la recherche du martyr, ou du massacre, est aussi de l'ordre de l'angélique démoniaque. La voix est superbe, ronde, moelleuse et, conquête des jeunes générations du chant italien, il ne vise pas un héroïsme vocal tonitruant, mais une expressivité faite de nuances délicates, de demi-teintes, avec une maîtrise très grande de la voix mixte.

Que dire de Clémentine Margaine ? Beauté justifiant le rôle de la favorite, grande voix de mezzo d'une chaleureuse couleur ambrée, homogène, facile, ductile, aux aigus d'une souveraine aisance et expressivité tout comme ses piani douloureusement introspectifs. On découvre, avec une grande sobriété de moyens, une grande actrice et une admirable chanteuse qui offre son personnage comme l'évidence de sa personne.

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, le 21 octobre 2017. DONIZETTI : La Favorite. Fanale, Lapointe...Paolo Arrivabeni. Version de concert.

La Favorite de Donizetti, Opéra en 4 actes
Version originale en français,
Livret d'Alphonse Royer et Gustave Vaëz
d'après le drame de François-Thomas-Marie De Baculard
d'Arnaud,
Les Amants malheureux ou le comte de Comminges
Création à Paris, Opéra, le 2 décembre 1840

Opéra de Marseille, 13, 15, 18, 21 octobre 2017
Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille
Direction musicale : Paolo ARRIVABENI.
Distribution :
Léonore : Clémentine MARGAINE
Inés : Jennifer MICHEL

Fernand : Paolo FANALE

Alphonse XI : Jean-François LAPOINTE

Balthazar : Nicolas COURJAL

Gaspard : Loïc FÉLIX

PHOTOS @ CHRISTIAN DRESSE

Vue d'ensemble / Jean-François Lapointe (DR)

Le 230^{ème} anniversaire de la création de Don Giovanni depuis Prague



ARTE concert, DON GIOVANNI, 230^{ème} anniversaire, le 29 octobre 2017. Alors que la saison 2017/2018 vient de s'ouvrir, ARTE souffle les 130 ans de la première de Don Giovanni de Mozart, l'opéra des opéras où souffle la force d'Eros, incarnée par le séducteur avant tous, Don Giovanni dont le mythe s'inscrit durablement dans l'imaginaire collectif et demeure comme Orfeo, ou Poppée (chez Monteverdi), le jalon important de l'histoire du genre lyrique. C'est que

d'abord, l'ouvrage est le fruit d'une collaboration idéale entre le compositeur Mozart et le poète et librettiste, Da

Ponte. Ici, le verbe porte la musique, et vice versa. Sur le plan poétique, Mozart réinvente un siècle d'opéra « seria », soucieux de déplacer la vie elle-même sur la scène lyrique. Ainsi Don Giovanni est un dramma giocoso, comédie dramatique, qui n'écarte ni le comique délirant (Leporello, le valet du séducteur qui est son double, son complice, son confesseur critique aussi), ni le tragique fantastique (la dernière scène où les flammes de l'enfer dévorent le prince décadent, après que la statue du commandeur qu'il a assassiné se soit animée et l'ait empoigné en le piégeant, exigeant son repentir ...). Le sentimental déploratif (Elvira), la plainte permanente et la dignité blessée (Anna), l'amoureux transi et impuissant (Ottavio), le couple plébéien (Zerlina et Masetto)... chacun figure les éléments d'une société dont l'unité se délite car tous croise la route du Séducteur et ne s'en remet pas. Eros destructeur et séditieux ? Déjà dans son dernier opéra, Le Couronnement de Poppée / L'incoronazione di Poppea de 1642, Monteverdi avait exprimé d'une façon sensuelle inédite alors, la puissance cataclysmique de l'amour. Et du désir qu'il fait naître. Ou dans le cas des victimes de Don Giovanni, du désespoir qu'il provoque... Mozart, Monteverdi sont bien les maîtres de l'opéra et otus deux ont légué un regard poétique et fascinant, terrifiant et irrésistible sur la force du sentiment.



Pour les 230 ans de la création de Don Giovanni, au théâtre des Etats à Prague, Arte diffuse la représentation anniversaire que dirige le baryton Plácido Domingo, maestro pour l'occasion, et qui porte les jeunes voix couronnées par son prix lyrique Operalia. Prague avant Vienne qui bouda le chef d'oeuvre, accueille en triomphe la première de Don Giovanni (1787).

DIMANCHE 29 OCTOBRE 2017, 19h

EN LIVE SUR ARTE CONCERT

Don Giovanni de Mozart au Théâtre des Etats de Prague

Josef Svoboda, mise en scène

Simone Alberghini , Don Giovanni
Adrian Sampetean , Leporello
Irina Lungu , Donna Anna
Dmitry Korchak , Don Ottavio
Kateřina Kněžíková, Donna Elvira

Ensuite l'opéra DON GIOVANNI DE MOZART est à l'affiche de l'Opéra de Prague, à partir du 7 novembre 2017

<http://www.narodni-divadlo.cz/en/show/12175?t=2017-10-29-19-00>

CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : MAGNIFICAT de JS BACH / DIXIT DOMINUS de HANDEL (1 cd Alpha).



CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : MAGNIFICAT de JS BACH / DIXIT DOMINUS de HANDEL (1 cd Alpha). Le dernier cd de Vox Luminis, chœur que l'on ne présente plus, et qui s'agrandit ici de son propre orchestre sur instruments anciens, met en miroir assez légitimement d'ailleurs, l'inspiration sacrée de JS Bach et de GF Handel ; le premier auteur du Magnificat

dans les années 1720, alors qu'il a quitté ses fonctions de

musicien de cour pour celui de Cantor à Leipzig, – pour y perfectionner les chœurs et fournir toute la musique chorale pour chaque dimanche ; le second, compositeur du Dixit Dominus, mais au début des années 1700, à Rome, où en séducteur saxon frappé et inspiré par la virtuosité italienne, il conquiert en mondain confirmé, les plus hautes autorités ecclésiastiques et politiques. En plus de l'articulation du texte, ils partagent tout deux une même origine, celle d'Allemagne centrale, et logiquement, une même expertise : l'écriture du contrepoint. De l'un à l'autre, c'est bien la complexité spectaculaire de l'architecture contrapuntique que nous fait entendre et que rend vivante le chœur belge Vox Luminis, voix des anges, voix des croyants, – peuple qui doute et espère chez Bach ; armée dramatique voire opératique chez Handel qui pourtant jeune, « ose » un style qui frappe par sa véhémence, exigeant l'impossible des chanteurs. Mais le défi est totalement relevé ; et la tenue des voix claires, individualisées et pourtant fédérées (avant dernier chœur du Dixit, page 21) saisit par sa force et sa précision expressive. C'est dire le niveau atteint par Vox Luminis, le meilleur chœur actuel désigné pour les plus fines et vertigineuses cathédrales chorales jamais écrites au XVIII^e. Tout en exprimant les vertiges de la prière, qu'elle soit douloureuse, introspective, déclamatoires et victorieuse, les interprètes savent aussi ciseler un discours oratoire dont la charge millimétrée, fascine du début à la fin.

Dès les premières mesures du Magnificat de Bach, la sincérité collective, voix blanches directes, si proches de l'allant du texte, s'avère d'une belle et tonique santé vertueuse ; cela avance comme une irrépressible action de grâce (Et Exsultavit), et aussi un temps préservé de réflexion plus méditative (hautbois obligé : Quia respexit), – un temps d'accomplissement qui cultive aussi... le mystère. A travers une voix quasi enfantine, apportant en plus de l'ivresse spirituelle, une couleur de fragilité tendrement humaine.

Lionel Meunier ralentit le tempo (dans le chœur qui enchaîne aussitôt, Omnes generationes, creusant, ciselant, l'incise du mystère qui semble envelopper et inspirer tout le chœur, tel l'assemblée vivante des croyants.

Suspendu, interrogatif, l'admirable duetto « Et misericordia », le plus déchirant, se fait prière pour le Sauveur en vue de l'obtention du salut... fine ciselure, d'une sobriété désarmante.

Puis la ligne des trompettes fait surgir l'immensité glorieuse de la voûte céleste pour le chœur victorieux : Fecit potentiam (somptueuse conclusion âpre et majestueuse).

Très dramatique, Deposuit potentes, défendu par un ténor presque énervé et linguistiquement excellent (Robert Bukcland) exprime la puissance divine qui s'abat.

Avec flûtes obligées, d'une douceur planante, Esurientes implevit bonis pour alto répand l'esprit sûr, serein de pleine justice.

Contrastée et profonde, l'approche atteint les sphères célestes et la grâce des anges dans le terzetto, Suscepit Israel. Les qualités de Vox Luminis se confirment : finesse, clarté, élocution sobre, humaine, directe et sincère du portail contrapuntique défendu par le chœur Sicut Locutus (avec orgue seul) : le relief détaillé de chaque voix dans ce chœur capital, subjugue.

Et pour exprimer la gloire éternelle de Dieu, le dernier chœur Gloria Patri (Gloire au père...), la clarté agissante et magnifiquement articulé du chœur se déploie soulignant toutes les qualités superlatives de Vox Luminis : sa santé rayonnante, ses rebonds précis, affûtés, sa vivacité linguistique. Un modèle actuel.

Magnificat de JS Bach, Dixit Dominus de Handel

La versatilité habitée de Vox Luminis emporte jusqu'au ciel...

Après un Bach aussi précis et ciselé, la **fluidité haendélienne du Dixit, très vivaldienne**, paraît presque trop mondaine, et d'une sensualité presque trop profane (l'entrée des voix solistes du 21), mais dès les premiers mots, la vitalité serrée, active, affûtée de Vox Luminis restitue à l'allant de la partition du Saxon, sa tonicité plus expressive que séduisante. Les interprètes sauvent la virtuosité parfois trop démonstrative de la partition par leur nerf, une fougue et une énergie qui s'économise et ne se détend jamais si elle ne sert pas le texte. Haendel développe davantage au risque de ... la longueur ; il n'atteint pas la concision ni l'ellipse de Bach, si fulgurant, si essentiel. Et son style plus opératique (Virgam virtutis tuae pour alto) perd de son impact à cause de sa durée. Déjà dans ce Dixit des origines, se profile toute l'esthétique des futurs oratorios londoniens et anglais : plus dramatiques que spirituels.

Même ivresse suave, très lyrique, dans l'air pour soprano qui suit Tecum Principium..., Caroline Weynants que l'on connaît bien, ayant chanté à Namur, et sous la baguette de Alarcon, séduit par la chair angélique de son magnifique timbre

lyrique, toujours très proche du texte, et surtout sans aucun effet vibré, ni suraccentué. Là encore un modèle de vertu vocale, d'intégrité stylistique et musicale.

La précision et l'articulation fascinent encore dans les 4 chœurs qui suivent où l'équilibre des voix s'avère d'une éloquence éblouissante, restituant au verbe musical choral, sa fonction première qui est discours. Mais un acte qui fait sens et est incarné avec une énergie collective que peu de chœurs actuels peuvent offrir.

Le 3^e de la série Dominus a dextris tuis, gagne un relief trépidant, véritable chevauchée fantastique qui évidemment souligne la verve opératique d'un Haendel rénovateur de l'opéra sacré et de l'oratorio anglais. La nervosité sanguine doublée d'une articulation exemplaire construisent ici un tableau collectif impressionnant par sa puissance doxologique, celle d'un Dieu de justice capable de foudroyer les puissants, fussent-ils rois. Le Conquassabit et ses notes pointées, saccadées d'une précision dramatique spectaculaire éclaire encore la capacité expressive du chœur. Autant de démonstration théâtrale pour préparer au mystère du duetto quasi final (pénultième) : De Torrente : accomplissement plus intérieur, aux accents suspendus.

Artisan du détail, le collectif veille aussi à la gradation progressive qui assure la cohérence globale.



La vision de Vox Luminis observe une mise en forme de plus en plus serrée de la langue Haendélienne, naturellement promise à l'éclat voire à la pompe (toujours élégante), mais ici comme recentrée sur sa formidable élocution discursive (en cela la boucle est bouclée, proche de Bach). Le dernier chœur, le plus développé du cycle et d'un contrepoint redoutable quant à la mise en place, affirme une lisibilité idéale, une intensité aiguë, un sens linguistique sans effet : « un parler-chanter » à l'échelle du chœur. Gageure

incroyable à écouter et pourtant bien accompli par Vox Luminis. La force et la violence déterminée qui s'en dégage sont jubilatoires.

La vérité victorieuse se dégage du chœur, formidable armée d'archanges et de prophètes inspirés. Tout ici relève d'une cohérence en partage, d'un seul souffle et aussi d'un sens rare de la caractérisation individuelle. L'abattage du texte, la clarté du contrepoint, le caractère intense et exalté, serviteur des sentiments que véhicule et nuance le texte : tout indique une maîtrise remarquable. Victoire de plus en plus lumineuse du Magnificat ; élan et progression de plus en plus précise et dramatique du Dixit. Un nouveau cd à ranger parmi les meilleures réalisations du chœur Vox Luminis (avec leur avant dernier ACTUS TRAGICUS, qui avait obtenu lui aussi la distinction suprême, le CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016).

.

CD, compte-rendu critique. VOX LUMINIS : DIXIT DOMINUS. JS BACH / HANDEL (1 cd Alpha).

**GSTAAD, New Year Music
Festival : 27 déc. 2017 – 8
janvier 2018**

GSTAAD, New Year Music Festival : 27 déc. – 8 janvier 2018. La Suisse sous la neige, au cœur du Saanenland, là où le violoniste Yehudi Menuhin a installé son festival estival (depuis 60 ans, le plus intéressant des festivals suisses l'été : voir notre reportage sur l'Académie de direction d'orchestre de l'été 2017, immersion dans la fabrique des jeunes chefs de demain...)... rien n'égale la beauté des paysages enneigés, les profils dessinés des sommets alpins : GSTAAD en janvier demeure une destination magique, un écrin désigné pour un festival de musique, lui aussi unique.



C'est le coup de cœur de CLASSIQUENEWS pour l'hiver 2018, 13 journées d'exploration et de découverte musicale, du 27 janvier 2017 au 8 janvier 2018, une occasion de renouveler l'expérience des concerts pendant l'hiver et dans le prolongement de la féerie de Noël et des célébrations du jour de l'an.

Caroline Murat, directrice artistique a conçu la 12^e édition du Festival de GSTAAD 2018 (New Year Music Festival) sous le signe de l'éclectisme formel, artistique... une invitation à (re) découvrir les paysages enchanteurs de la Suisse à la fois raffinée et authentique et pour réussir le passage à l'année nouvelle.



Gstaad New Year Music Festival du 27 décembre 2017 au 8 janvier 2018

Les 13 journées de concerts et de partage musical inaugurent ainsi l'an neuf, dans le partage, la beauté de sites remarquables, l'excellence d'artistes soucieux de communion et de sincérité entre eux, dans le jeu collectif et chambriste, et aussi avec le public... Musique de chambre principalement, et aussi récitals lyriques, ponctués d'autres événements dont des hommages à Rostropovitch et à Maria Callas, font de la station

de GSTAAD et du Saanenland, pendant l'hiver, grâce au New Year Music Festival, une destination qui ne se refuse pas. C'est même l'événement à ne pas manquer dans l'agenda musical européen chaque hiver.

Quelques temps forts de l'édition 2018 à GSTAAD :

Le 27 décembre 2017 : ensemble YES – Young Eurasian Soloists – (qui a fait sensation lors de la précédente édition). Le 30 décembre, frémissements et vertiges des cordes avec Sasha Rozhdestvensky, l'un des archets les plus raffinés de Russie et Christoph Croisé, jeune prodige suisse du violoncelle : au programme, hommage au violoncelliste légendaire : Mstislav Rostropovich (1927-2007) !

Après une pause pour les fêtes de Noël et du Nouvel An, le 2 janvier 2018, deuxième hommage au maestro Rostro par Gautier Capuçon, violoncelliste virtuose accompagné par le pianiste Jérôme Ducros.

Le 6 janvier, récital du violoniste Julian Rachlin, avec Déborah Nemtanu. Le pianiste de légende Ilan Rogoff enfin clôtura magistralement le Festival, le 8 janvier 2018.

Cette année, le chant lyrique se développe grâce à une série de récitals offrant une carte blanche aux solistes d'aujourd'hui. Le 3 janvier, la jeune soprano Melody Louledjian, révélée récemment au Grand Théâtre de Genève dans le rôle de Barbarina (Nozze di Figaro de Mozart), explore les héroïnes d'Offenbach et ses contemporains tandis que le ténor verdien par excellence Marcelo Álvarez ressuscite l'ardeur et la vaillance du bel canto et de la zarzuela le 4 janvier. Puis le 6 janvier 2018, la contralto Nathalie Stutzmann chante... et dirige avec son ensemble Orfeo 55.

Volet désormais attendu, en partenariat avec le Concours Bellini, Gstaad accueille aussi une série de masterclasses qui favorise la redécouverte du bel canto, celui mythique des opéras de Rossini, Bellini, Donizetti et du premier Verdi, quand les phrasés souverains et la subtilité suggestive inspirait les plus grands chanteurs romantiques... Un âge d'or

incarné par les Malibran, Colbran, Pasta, ... quad chanter signifiait articuler, murmurer, colorer sans stridence ni hurlement, agilité et nuances à la clé. Ressusciter ce chant d'exception est l'objectif du Concours Bellini, compétition française co fondée par le chef bellinien Marco Guidarini et Youra Simonetti (le prochain Concours Bellini aura lieu les 3 et 4 novembre 2017 à Vendôme, sur le campus des Assurances Monceau).

A Gstaad, cet hiver, l'opéra et le chant bellinien ont trouvé un lieu d'accueil non négligeable. Place au chant avec la divine soprano Inva Mula, du 28 au 30 décembre. La formation des élèves à l'opéra et au Bel Canto sera assurée par la soprano Leontina Vaduva et le chef Marco Guidarini, du 3 au 8 janvier 2018. Concert de clôture des masterclasses, le 7 janvier 2017 au Théâtre de Saanen (12h). Gstaad cet hiver organise aussi un cycle de Masterclasses dédié au piano, avec Ilan Rogoff, du 5 au 8 janvier 2018.

Parmi les programmes tout aussi prometteurs associant musique et théâtre, ne manquez pas : Brigitte Fossey et Nicolas Celoro qui évoquent l'univers intime et passionné de Chopin le 28 décembre ; Nelson Montfort sera le chanteur de Jean Ferrat le 29 décembre, et Arielle Dombasle et Marc Bonnant feront entendre l'amour comme personne. Compléments profitables : projections avec le Cuirassé Potemkine dans la version originale d'Edmund Meisel ; documentaire de Michèle Larivière sur la partition retrouvée des Contes d'Hoffmann, l'ultime opéra d'Offenbach dont on pensait avoir définitivement perdu la version complète originale.



Programme détaillé

du GSTAAD NEW YEAR Music Festival 2018

Mercredi 27 décembre 2017

17h, Hôtel Alpina Gstaad

Le Cuirassé Potemkine

Projection du film de Sergueï Eisenstein, en version restaurée de 2005

avec la musique originale d'Edmund Meisel. Comprend également la

citation de Léon Trotsky censurée par Lénine et la colorisation du seul

drapeau rouge ! Version de 1925, restauration de la cinémathèque de

Berlin.

19h Temple de Château d'Oex

Concert d'ouverture

YES – Young Eurasian Soloists

Sherniyaz Mussakhan, violon et direction artistique

En collaboration avec l'Association des Orgues de Château d'Oex

Jeudi 28 décembre 2017

19h Hôtel Ultima Gstaad

Frédéric Chopin... des canons sous les fleurs

Texte d'après le récit du poète Jehan Despert
Brigitte Fossey, récitante
Nicolas Celoro, piano

Frédéric Chopin
2° Scherzo en si bémol mineur op. 31 – 4° Ballade en fa mineur
op. 52
Polonaise « héroïque » en la bémol majeur op. 53

« La musique de Frédéric Chopin, ce sont des canons dissimulés sous des fleurs ! » C'est ainsi que s'exprimait Robert Schumann. En parcourant la vie du compositeur, Brigitte Fossey évoquera particulièrement la relation de Chopin avec George Sand, leur voyage à Majorque et la vie à Nohant, dans la propriété campagnarde symbole du romantisme, avec des invités tels Schumann, Liszt, Delacroix, ... jusqu'au dernier voyage dans les îles britanniques avec Jane Stirling.

Vendredi 29 décembre 2017

17h : Grande salle de Château-d'Oex
Concert des enfants
Caroline & Friends
La pianiste Caroline Haffner entourée de ses amis musiciens propose un programme joyeux et entraînant pour les enfants et adolescents.

19h Hôtel de Rougemont
Jean Ferrat que la montagne est belle
Nelson Monfort, journaliste et écrivain
Auteur d'un ouvrage dédié à Jean Ferrat, publié aux éditions du Rocher,

Nelson Monfort va pousser le professionnalisme jusqu'à incarner ce monstre sacré de la chanson française sur scène. Il propose ainsi une causerie musicale dédiée à la vie de Jean Ferrat, au travers d'extraits de ses chansons et avec force détails peu connus.

Samedi 30 décembre 2017

18h Hôtel Ultima Gstaad

Hommage à Mstislav Rostropovitch (1927-2007) PART. 1

Sasha Rozhdestvensky, violon

Christoph Croisé, violoncelle

YES – Young Eurasian Soloists

Sherniyaz Mussakhan, violon et direction artistique

Le programme fera la part belle aux duos violon-violoncelle que chérissait tant « Slava ». Pour la petite histoire le père de Sasha Rozhdestvensky, Gennady Rozhdestvensky, chef d'orchestre de légende considéré comme « le dernier des géants » a souvent dirigé le grand violoncelliste avec lequel il était grand ami.

Dimanche 31 décembre 2017

19h30 : Église St Joseph (St Josef Kirche), Gstaad
Concert de Réveillon Concert gratuit
Beatrice Villiger
Choeur de la Gospel Academy de Genève
Terry François, membre du Golden Gate Quartet et chef de
Choeur
Gospel et airs de Noël

Lundi 1er janvier 2018

18h Église de Rougemont
Traditionnel concert du Nouvel An
FOLK!

Deborah Nemtanu, violon
Natacha Kudritskaya, piano
Béla Bartók – Six danses populaires roumaines pour violon et
piano
Alfred Schnittke – “Suite in the Old Style”, Maurice Ravel –
Habanera
Astor Piazzolla – Milonga et Night-Club, Fazil Say – Sonata

Mardi 2 janvier 2018

17h Saanen Landhaus Theater
Conférence sur Mstislav Rostropovitch (1927-2007)
Armelle Gauffenic

19h Saanen Landhaus Theater

Hommage à Mstislav Rostropovitch (1927-2007) PART. 2
Gautier Capuçon, violoncelle
Jérôme Ducros, piano
Œuvres écrites et dédiées au grand « Slava » de Benjamin
Britten, Dmitri
Chostakovitch, Olivier Messiaen et Astor Piazzolla

Mercredi 3 janvier 2018

17h : Conférence par les compositeurs Yves Prin et Willy Merz,
au Cine-Theater de Gstaad, autour de la musique et de la
parole. Laquelle prime sur l'autre? Vaste débat...

19h Ciné-Theater de Gstaad
Les Contes d'Hoffmann Durée 1h30 environ
Film sur le manuscrit perdu puis retrouvé des Contes
d'Hoffmann.

Présentation par sa réalisatrice Michèle Larivière.

Récital d'airs d'Offenbach et ses contemporains

Champagne et pop-corn à l'entracte

En présence des compositeurs Yves Prin et Willy Merz qui nous
ferons l'honneur d'une petite causerie avant la projection

Melody Louledjian, soprano.

Marie-Cécile Berheau, piano

Francis Poulenc – Les chemins de l'Amour,

Jacques Offenbach – La Veuve du Colonel

et Sa robe frou frou frou de La Vie Parisienne,

Filippo Marchetti – Fascination,

Reynaldo Hahn – C'est sa banlieue/Ciboulette,

Jacques Offenbach – Psyché pauvre imprudente/Fantasio,

Yves Prin – Trois mélodies « Cristal de vide »,

Jean Wiéner – Cinq mélodies :

Le Gardénia, La Rose, L'Angélique, La Véronique, La Capucine.

René de Buxeuil – L'Âme des Roses,

Jacques Offenbach – Air de la Princesse Elsbeth : Cachons
l'ennui de mon âme oppressée /Fantasio

Jeudi 4 janvier 2018

17h Hôtel de Rougemont
Callas secret legend

Thé autour de Maria Callas

Causerie avec Helena Matheopoulos, journaliste, auteur, et
spécialiste d'opéra.

Biographie de référence sur Maria Callas qu'elle a bien connue.

19h Église de Rougemont
Opéra, zarzuela & latin favourites
Marcelo Alvarez, ténor
Kamal Khan, pianiste

Vendredi 5 janvier 2018

19h Église de Rougemont
Julian Rachlin, violon / Sarah McElravy, violon
Natalia Morozova, piano

Samedi 6 janvier 2018

19h Lauenen Kirche
Quelle Fiamma ! Airs d'Antonio Vivaldi
Nathalie Stutzmann, direction, contralto
Ensemble Orfeo 55

Nathalie Stutzmann & Orféo 55 nous fait l'honneur de sa
présence à la fois en
tant qu'immense contralto mais également en tant que chef !
Acclamée
partout elle vient tout juste de sortir un nouvel album «
Quelle Fiamma ! Arie
antiche » chez Warner Classics / Erato, consacré aux airs
anciens du
compositeur Alessandro Parisotti.

Dimanche 7 janvier 2018

12h Saanen Landhaus Theater
Concert de clôture des Masterclasses de chant, suivi d'un
brunch

Invitée : Anush Hovhannisyan, soprano,
Prix du Gstaad New Year Music Festival 2016 au Concours
International de Belcanto
Vincenzo Bellini
Participation des étudiants des masterclasses de chant et
d'opéra
Maguelone Parigot, piano

18h Gstaad Yacht Club
Words of Love, Tout sur l'amour
Arielle Dombasle, actrice
Marc Bonnant
Lors de cette soirée exceptionnelle, Marc Bonnant dira l'amour
à Arielle Dombasle, en
puisant dans ses sentiments enfouis à la profondeur d'un
trésor et dans quelques
fragments littéraires du discours amoureux. Et à son tour
Arielle s'en fera l'écho.

Lundi 8 janvier 2018

19h Saanen Landhaus Theater

Récital de clôture

Ilan Rogoff, piano

LES 3 MASTERCLASSES DU FESTIVAL

Hotel Landhaus, Saanen

MASTERCLASSES DE CHANT

Du 28 au 30 décembre 2017

Inva Mula, soprano

MASTERCLASSES COACHING OPÉRA

Du 3 au 8 janvier 2018

Leontina Vaduva, soprano

Marco Guidarini, chef d'orchestre

En partenariat avec [le Concours International de Belcanto
Vincenzo Bellini](#)

MASTERCLASS PIANO

Du 5 au 8 janvier 2018

Ilan Rogoff, pianiste

RESERVEZ VOTRE PLACE

Visiter le site du [GSTAAD NYFM / New Year Music Festival](#)

Durée moyenne des concerts : 1 heure- 1 heure 15 (sauf mention

contraire.

ORGANISEZ VOTRE SEJOUR A GSTAAD cet hiver, visiter le site de [l'office de tourisme à GSTAAD](#)



Compte-rendu, opéra. Milan,

Teatro alla Scala, le 26 octobre 2017. Weber, *Der Freischütz*. Myung-Whun Chung / Matthias Hartmann

Compte-rendu, opéra. Milan, Teatro alla Scala, le 26 octobre 2017. Weber, *Der Freischütz*. Myung-Whun Chung / Matthias Hartmann. Prototype de l'opéra romantique allemand dont il constitue le chef-d'œuvre

inaugural, le *Freischütz* n'avait pas connu les honneurs de la Scala depuis près de vingt ans. Heureuse initiative donc que de programmer cette œuvre qui fut admirée en son temps par Wagner, pour ses audaces harmoniques et la recherche d'une unité tonale, l'usage emblématique des cors et la puissance impressionnante de l'orchestre. La nature devient grâce à Weber l'un des sujets de l'opéra et la célèbre scène de la Gorge aux loups, qui impressionna le public berlinois de 1821, l'un des défis les plus stimulants pour un metteur en scène. La nouvelle production milanaise, il faut l'avouer, ne déçoit guère.



Weber à la Scala : un Myung-Whun Chung impérial



La lecture de Matthias Hartmann, longtemps directeur de l'opéra de Vienne et l'un des piliers de la Ruhrtriennale sous l'ère Mortier, constitue incontestablement l'un des points forts de la soirée. Le metteur en scène allemand prend précisément cette scène de la Gorge aux Loups comme décor unique de tout l'opéra, comme pour mieux marquer l'importance paradigmatique de ce qui marque le point d'orgue du drame fondé sur l'opposition entre le monde des chasseurs et celui des forces démoniaques. Un fond noir avec la silhouette d'un loup et de la vallée dessinée au néon, des troncs d'arbre géants aptes à susciter la terreur se mêlent aux costumes

particulièrement bigarrés de **Susanne Bisovsky** et **Josef Gerger**, tandis que des danseurs habillés en monstres donnent corps au cauchemars des protagonistes : le tableau oscille entre l'étrangeté reposante d'un Caspar David Friedrich et celle plus inquiétante d'un Füssli. Mais si l'on aurait préféré une lecture parfois plus virulente dans la représentation de l'inquiétude qu'incarne cet opéra faustien, on ne peut que remercier Hartmann de n'être pas tombé dans les travers les plus détestables du *regietheater*.



Pour défendre cette œuvre à plus d'un titre redoutable, la distribution réunie est hélas inégale. Aucun chanteur ne démérite pourtant. Dans le rôle de Max, **Michael König** est souverain et déploie sa voix de Heldentenor moelleux avec

panache, même si on regrette un timbre insuffisamment projeté (et souvent couvert par l'orchestre) et surtout manquant de personnalité. L'inquiétant Kaspar est magnifiquement défendu par **Günther Groissböck**, voix de braise, dont la présence scénique stupéfiante n'est ternie que par quelques difficultés dans le registre aigu. Les deux voix féminines n'appelleraient que des éloges, si l'Agathe de **Julia Kleiter**, parfaitement homogène et au joli timbre de soprano léger n'était surpassé en puissance et en projection par l'Ännchen espiègle d'**Eva Liebau**. Tous les autres rôles, en particulier l'Ottokar solide de **Michael Kraus**, le Kuno de **Franck Van Hove** (qui est aussi la voix inquiétante de Samiel) et l'Ermite de **Stephen Milling**, sont impeccables, tout comme le sont les quatre demoiselles d'honneur, ainsi que le chœur plus d'une fois sollicitée.

Mais le grand vainqueur de la soirée est sans nul doute **Myung-Whung Chung** qui, dès l'ouverture, obtient de l'**orchestre de la Scala** des sonorités magnifiques, d'une grande densité, riche en vibrations (dans la célèbre tempête à la fin de l'acte deux), tout en sachant également faire preuve d'une incroyable transparence (dans l'invocation à la nuit d'Agathe au début du second acte par exemple), soulignant de la sorte à quel point l'orchestre est l'un des protagonistes de l'opéra. Ses gestes amples et une concentration constante transmise aux musiciens comme aux chanteurs, suggèrent une conception presque sacrée de la musique, et rappellent ceux de Carlo Maria Giulini, dont il a été le prestigieux élève.

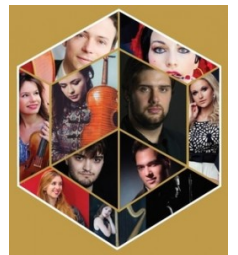


Compte-rendu. Milan, Teatro alla Scala, Carl Maria von Weber, *Der Freischütz*, 26 octobre 2017. Michael Kraus (Ottokar), Franck Van Hove (Kuno), Julia Kleiter (Agathe), Eva Liebau (Ännchen), Günther Groissböck (Kaspar), Michael König (Max), Stephen Milling (Ein Eremit), Till von Orłowsky (Kilian), Céline Mellon, Sarah Rossini, Anna-Doris Capitelli, Mareike Jankowski (Demoiselles d'honneur), Franck Van Hove (voix de Samiel), Orchestre et chœurs de la Scala de Milan, Myung-Whun Chung (direction), Matthias Hartmann (mise en scène), Raimund Orfeo Voigt (décors), Marco Filibeck

(lumières), Susanne Bisovsky et Josef Gerger (costumes), Bruno Casoni (chef des chœurs).

GRAND ENTRETIEN avec Jesse Mimeran... à propos du concert #BECLASSICAL

GRAND ENTRETIEN avec Jesse Mimeran... En prélude au concert exceptionnel annoncé **ce 17 novembre 2017 Salle Cortot**, où pas moins de 11 jeunes talents parmi les plus prometteurs de leur génération se produiront, le ténor et directeur artistique de l'événement, Jesse Mimeran, explique ses motivations, précise les enjeux de ce récital unique pour les jeunes musiciens...



Quel est le profil spécifique de tous les jeunes musiciens, instrumentistes et chanteurs qui se produisent ce 17 novembre 2017 à CORTOT ? Quel est pour vous le but de cet événement ?

JM: Et bien tout d'abord bonjour et merci pour cet entretien, j'en profite pour saluer chaleureusement vos internautes. Cela fait déjà plusieurs années que j'ai un projet comme celui-ci. Je trouve que cela a toujours eu du sens que d'associer plusieurs jeunes talents lors d'un même concert, ça se fait

rarement et cela offre plusieurs choses. Notamment celle de réunir le public expert, le public le plus érudit du classique qui je pense connaît bien les artistes de notre concert ou du moins la plupart, et un public peut être plus novice, car un concert de 11 jeunes artistes permet véritablement d'apporter une manière différente de percevoir « l'esprit concert » : la jeunesse offre ça, la jeunesse offre une fougue, une folie peut être mais certainement une intensité d'âme qu'il ne faut je crois jamais perdre, et il me semble que le public apprécie cela. D'une certaine manière, notre jeunesse permet un concert plus intime et une relation plus proche avec le public. On va, au cours de cette soirée, je pense, partager énormément de choses avec les spectateurs, des émotions, des pleurs et des rires mais aussi et surtout la musique.

11 jeunes talents classiques et romantiques

Nous avons parmi nous des artistes extraordinaires qui ont même parfois gagné plusieurs des plus grands concours au monde. Je pense à **Yan Levionnois**, à **Alexandra Conunova**, ou encore **Anaïs Gaudemard** chez les instrumentistes qu'on ne présente plus ; ils ont remporté les prix les plus prestigieux au monde de leurs instruments et font partie des plus grands de leurs générations voire toutes générations confondues. Et nous pourrions continuer ainsi avec chaque artiste de ce concert, **Manuel Vioque-Judde** à l'alto est un gagnant de Los Angeles et du concours de L'Ile de Man, deux des plus prestigieux. **Joséphine Olech** à la flûte est depuis septembre, première flûte solo du Philharmonique de Rotterdam à seulement 23 ans. **Raphaëlle Moreau** est quant à elle premier violon du Gustav Mahler Jugendorchester, un orchestre de jeunes musiciens basé à Vienne et fondé par le grand Maître Claudio Abbado avec lequel elle fait des tournées mondiales et au-delà de ça, elle mène une carrière solo et de chambriste de haut

rang à seulement 21 ans. Au piano, un rôle clé pour ce concert, **Célia Oneto Bensaïd** qui est très estimée, est une des seules pianistes à exceller en tant que soliste mais aussi chambriste et même comme chef de chant ce qui est rarissime pour son âge et même si cela est plus ou moins confidentiel, elle enregistrera plusieurs albums l'an prochain ; c'est une artiste à suivre et on est heureux de l'avoir parmi nous. Chez les chanteurs dont je fais moi-même parti pour ce concert, **Ivan Thirion**, notre baryton est considéré comme l'un des plus grands de sa génération ; il mène une carrière internationale ; **Amélie Robins** est une soprano qui monte en France et ailleurs, elle a toutes les qualités pour faire une belle carrière : la voix, le jeu scénique, l'interprétation, le physique et le charisme. Notre Mezzo nous vient d'Estonie : **Dara Savinova** a fait une partie de ses études avec Ivan à l'Opera Studio de Zurich qui est très réputé mondialement, elle a un timbre magnifique et un niveau assez incroyable pour son âge. Puis le Ténor ce sera moi, **Jesse Mimeran**, c'est toujours peut être plus difficile de parler de soi-même, mais je peux dire que je ferai tout pour tenir mon rang aux côtés d'artistes aussi merveilleux.

Donc si je dois dire quel est le but de ce concert, certes unir des talents extraordinaires, faire découvrir peut être d'autres talents légèrement moins connus, unir les chanteurs et les instrumentistes venant parfois de pays différents mais surtout voir le concert autrement et envahir la salle d'une intensité d'âme profonde, d'une fougue qui nous unit tous finalement avec le public pour échanger des émotions et je pense que tous les ingrédients sont réunis pour cela.

Quel est votre sentiment sur la récente évolution du milieu musical depuis ces 5 dernières années, concernant l'émergence des jeunes talents et les conditions de se faire connaître ?

JM: Je pense qu'on a véritablement de quoi être fier des artistes actuels comme de la jeune génération et on espère grandement aussi des futurs. C'est vrai que l'ancienne génération, celle d'après-guerre a connu une apogée de génies que ce soit en termes de chanteur comme d'instrumentistes mais nous avons une très belle jeune génération, notamment en France parmi d'autres pays comme l'Allemagne, la Suisse, les Etats-Unis et d'autres... On a la chance d'avoir des artistes actuels qui se font de plus en plus populaires suivant les exemples de Pavarotti et Callas pour les chanteurs et peut-être des styles particuliers comme celui de Nigel Kennedy pour certains instrumentistes en espérant qu'il y ait d'autres Daniel Barenboïm aussi pour toucher un grand nombre de gens et permettre à la fois que le public se renouvelle, et pour passionner les enfants à notre art pour justement qu'il y ait la possibilité de faire émerger de futurs grands artistes.

Concernant les manières de se faire connaître, on est peut-être et certainement pas uniquement dans la musique classique dans une apogée de la communication. On a beaucoup parlé d'une société de consommation, on est peut-être rentré dans l'ère de la société de communication avec Internet notamment, ça a ses défauts et ses bienfaits mais en tout cas cela permet véritablement de toucher un maximum de personnes à travers le monde entier, sans frontière ni barrière, donc pourquoi s'en plaindre ? Bien au contraire, il faut, je pense, utiliser tous les outils à notre disposition pour faire découvrir notre musique, notre style, nos personnalités et que cela se propage le plus possible, tout en étant innovant et en sachant se démarquer.

Concernant le programme artistique du concert, comment avez-vous conçu le passage de chaque artiste, sa participation avec les autres ? Sur quels critères ? Pourquoi de la musique romantique ?

JM : Pour moi c'était comme une évidence que tout le monde devait être visible, de la même manière, et chercher une certaine équité dans ce concert ; c'est pourquoi il y a autant de musique de chambre que d'Opéra dans ce programme. On a donc cherché les répertoires possibles; et ça n'a pas toujours été simple mais on y est arrivé tous ensemble, je tiens vraiment à dire que ce projet résulte d'un travail d'équipe, chacun y a mis du cœur; et c'est une grande fierté à titre personnel. Pour les chanteurs, nous avons souvent tendance à mélanger les époques et les styles lors de nos concerts, agir par ordre chronologique notamment; et passer de Mozart à Puccini en quelques minutes par exemple; mais l'une des conditions des instrumentistes étaient de préserver davantage de cohérence dans le programme ; on a hésité sur plusieurs thèmes et finalement, c'est celui du Romantisme qui l'a emporté. Seul Debussy fera exception à cette règle mais nous sommes très heureux de notre programme et nous avons hâte de le faire découvrir au public. Je pense véritablement que #BECLASSICAL est une promesse, cela veut dire soyons classiques mais intenses !

Propos recueillis en octobre 2017.

[LIRE aussi notre présentation du concert à la Salle Cortot, #BeClassical, vendredi 17 novembre 2017, 20h30](#)
<http://www.classiquenews.com/beClassical-11-jeunes-talents-a-decouvrir/>

CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca)



CD événement, annonce, premières impressions. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli & Sol Gabetta (1 cd Decca). VIRTUOSITÉ INTERIEURE... Nos premières impressions sont très favorables. Ne vous y trompez pas : malgré le visuels qui

affiche deux Lolitas sous l'ombrelle, se cachant d'un soleil napolitain ?, il s'agit bien d'un récital atypique qui touche par son intériorité et sa finesse introspective... D'emblée deux airs soulignent l'entente artistique des deux interprètes. Caldara développe une langueur à la fois sensuelle et mélancolique, très vivaldienne, dans le premier air de Nitocris (« Fortuna e Speranza ») où le violoncelle se fait double d'une âme languissante, dessinant avec elle, en écho rubané, des arabesques tendres et affligées. Qu'il s'agisse de Cecilia Bartoli mezzo au timbre si caractérisé, ou de la violoncelliste Sol Gabetta dont le sens des nuances

intérieures s'épanouit sur le même mode intérieur, l'air redouble de caresses intimes, plis et replis d'une pudeur en extase contrôlée, filigranée grâce à l'exquise sensibilité des deux artistes en dialogue chambriste, soit 10 mn de pâmoison tenue, incarnée, à double chant. **Le magnifique air de l'Arianna de Haendel**, – plus de 9 mn-, qui est aussi un lamento d'une bouleversante intensité, accrédite cette accord intérieur à deux voix d'une très belle cohérence artistique. Le violoncelle argumente, développe, dessine l'humeur implorante exprimée par la voix, comme une prière solitaire, celle d'Ariane à Naxos, l'amoureuse abandonnée par Thésée. Dans cette intériorité contemplative, se relève un Haendel rêveur et douloureux, d'une saisissante vérité psychologique. Aucun doute, ces deux artistes là se sont bien trouvées.

Récital autant instrumental que vocal, les deux interprètes ont choisi de conclure leur programme par le **Concerto pour violoncelle de Boccherini (n°10 en ré majeur G 483)** où c'est bien l'étonnante vocalité de l'instrument soliste, associé au hautbois dans le mouvement lent, qui s'épanouit, au point de donner l'impression que le chant de la mezzo qui a précédé, colore encore les volutes très fines du violoncelle, au chant riche en velouté moiré, suave, introspectif.

☒ Original par son programme, associant deux sensibilités parmi les plus intéressantes et les mieux abouties de l'heure, **Dolce Duello** est un programme présenté en création lors du dernier festival estival de **GSTAAD (Menuhin Festival & Academy 2017)** ; la lecture et ses choix de répertoires, tiennent leurs promesses et

renouvellent l'approche baroque par un sens commun de la subtilité (une qualité rare car beaucoup d'ensembles parmi les plus récents continuent de confondre baroque et virtuosité pure). Cecilia Bartoli et Sol Gabetta font ici la preuve d'un éloquence intérieure, mêlant virtuosité et profondeur des intentions, finesse et intelligence des options expressives... Deux immenses interprètes qui ont le génie du partage, voire



de la complicité assumée, inspirée... nouveau modèle artistique à suivre ? **Prochaine grande critique, le jour de la sortie de l'album, soit le 10 novembre 2017, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.**

Illustration (tableau du XVIII^e français, à gauche) : **Jean Ranc** vers 1715, à l'époque de la Régence naissante, soit contemporain de Haendel, peint le mythe de Vertumne et Pomone. Deux silhouettes sous l'ombrelle : raffinement des couleurs ... vénitiennes, et nuances entre ombres et lumière. L'art de la nuance et des teintes intermédiaires, troubles... est une qualité commune entre la peinture de Ranc et l'approche si ciselée des deux interprètes Cecilia Bartoli et Sol Gabetta dans leur nouvel album à deux voix, » **DOLCE DUELLO**« ...



**CD, compte rendu critique.
DREAMS. Gounod, Bellini,
Meyerbeer...Pretty Yende,**

soprano (1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer... Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical). Milan, avril 2017. Que s'est-il passé en Italie pour cet enregistrement qui se révèle être un flop ? Déception parmi les jeunes divas, en particulier de la part d'un jeune talent bellinien pourtant prometteur. On espérait

beaucoup (trop peut-être) du second album de la sud africaine Pretty Yende : dans « Dreams » (après « A Journey », premier cd carte de visite, prometteur il est vrai – malgré la faible tenue de l'orchestre), son rêve s'écroule car le style si piquant, vif argent de ses derniers engagements, ([on la vu encore sur la scène de Bastille dans Lucia en octobre 2016](#) : [LIRE notre compte rendu critique de Lucia avec Pretty Yende](#)), s'efface ici pour un style standardisé, international, « lisse », et artificiel qui rien que virtuose et « poseur » voire démonstrativement scolaire, devient hors sujet pour un programme où devait régner la subtilité et l'intériorité bellinienne. Même son français reste paresseux chez Gounod et Meyerbeer... La diva nous avait habitué à mieux, beaucoup mieux. Quelle désillusion.

FLOP... Hélas la diva si prometteuse perd de sa fraîcheur expressive pour un calibre de couleur standard, uniformisé qui manque singulièrement de caractère et s'agissant du répertoire français, d'articulation claire. Tout est joué dès le premier air où sa **Marguerite (Faust de Gounod) patine sur le plan de l'articulation** : aucune voyelle et des accents surjoués voire maniérés qui déforment le texte et fait perdre 60% de l'intelligibilité. Son air des bijoux s'écroule. Curieusement le timbre se durcit, la voix roucoule en couleur outrée qui manque de finesse. Et surtout de sobriété. Qu'elle veuille

chanter en français soit, mais il faudrait choisir un meilleur répétiteur. Et reprendre sérieusement son articulation.

L'agilité et la facilité de la colorature fascine évidemment mais elle n'est que technique et échoue à transmettre réellement un sentiment car ici tout est abordé de la même façon virtuose, voire systématique sans comprendre les enjeux dramatiques de chaque air.

Comble de la contradiction : a contrario de sa prestation écoutée sur la scène de Bastille il y a un an déjà (octobre 2016), **YENDE fait ici en studio, une Lucia impersonnelle**, très agile certes, mais comprend-t-elle ce qui se joue quand la pauvre amoureuse et folle, devenue criminelle, imagine voir Edgardo ? L'évocation de l'harmonie céleste peine à nous saisir d'autant que l'orchestre est joli, fleuri, et minaude... comme elle.

Quelle déception ! Ce côté lisse uniquement soucieux de beau son et de virtuosité, reste hors sujet quand on conserve en tête ce qu'ont exprimé ici les grandes belcantiste : Callas, Caballé ou Anderson. Celles qui ont su inféoder la technicité (que YENDE a) à l'expression et au style.

Devenue star trop vite, la jeune femme sud africaine aux promesses « sidérantes », aussi immenses qu'une Jessye Norman quand elle se présente alors au premier concours Bellini en 2009, a perdu toute qualité expressive, toute intelligence du texte, toute vérité du chant. Une machine à vocalises, un instrument vocal capable d'émettre toutes les notes mais sans les investir d'une intention sincère. Alors on pense à un gâchis... Que s'est-il passé ? Imparfaitement préparée ou mal coachée tant le français est instable, on reste sur la réserve car ici tout est réalisé de façon artificielle ou perce le manque de finesse.

Un rien cocotte et minaudante, absente de toute profondeur, **la diva enchaîne ensuite Linda de chamonix ; las, n'est pas Gruberova qui veut** : toutes les notes sont là mais égrénées comme sa Lucia précédente. La grille stylistique n'a pas variée et les nuances sont les mêmes : ce Bellini brille en

pure et creuse virtuosité.

Plus expressifs mais exigeant une précision dynamique autrement plus proche du texte, les deux Bellini qui suivent font paraître les mêmes limites : agilité mais intentions imprécises, et maniérisme interchangeable. Sa **Straniera** figure de l'héroïne sacrifiée par excellence qui se pâme et s'oublie avant la mort, manque de simplicité comme de relief et d'urgence comme de terreur intérieure (comment pourrait-il en être autrement avec un orchestre aussi épais et sirupeux ?). Même ratage pur Amina de La Sonnambula : la diva manque d'intention expressive, de justesse dramatique ; c'est joli et rien que fleuri.

Le Meyerbeer hélas s'avère encore plus redoutable pour un français exotique qui reste hors contexte et dans l'air riche en vocalises évidemment, totalement incompréhensible quand il est chanté. Du reste l'air de Dinorah devient l'emblème même d'une artiste encore prometteuse qui se perd dans son propre chant enivré, narcissique, déconnecté d'expression et de sentiment.

Le bel canto n'est pas qu'une affaire de vocalises et d'agilité... ce second recueil raté édité pour Sony le démontre hélas de façon exemplaire. Allons diva YENDE reprenez vous ou changez de coach. On oubliera vite ce volume qui mal préparé et enregistré à la hâte, gagnera à être remisé dans un placard. La jeune cantatrice mérite mieux et l'on attend son prochain disque d'un opéra intégral où l'on pourra juger de son éclat recouvré dans la durée d'une partition complète.

LIRE notre [critique compte rendu complet du cd A journey... Pretty Yende \(Sony classical, octobre 2016\)](#) / Bel enregistrement d'une jeune diva bel cantiste alors très prometteuse...

CD, compte rendu critique. « A journey »... Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes... (1cd Sony classical) – Jeune souveraine du beau chant... Coloratoure exceptionnellement douée, la jeune soprano sud africaine **Pretty Yende** (à peine trentenaire en 2016) fut révélée avant tout dès 2010, lors du premier **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini**, seule compétition (française) dédiée aux spécifiés du chant bellinien (c'est à dire préverdien); son chant sûr et raffiné s'affirme ici au sommet de sa jeune carrière, telle une nouvelle Jessye Norman, alliant la grâce, le style, une technicité brillante et naturelle ... au service des compositeurs lyriques d'avant Verdi : Rossini et son élégance virtuose ; Bellini et ses langueurs suaves d'une ineffable tendresse ; Donizetti, touche à touche géniale autant dans la veine dramatique et tragique que comique et bouffone... Soit de l'expressivité mordante et une noblesse naturelle doublée d'une technicité acrobatique avérée... autant de qualités qui lors du premier Concours précité, avait particulièrement marqué les esprits du Jury et du public.



Compte-rendu critique, danse.
ANVERS, Opéra des Flandres,
le 21 octobre 2017.

Stravinsky, Martinez : Cherkaoui, Pite.

Compte-rendu critique, danse. ANVERS, Opéra des Flandres, le 21 octobre 2017. Stravinsky, Martinez : Cherkaoui, Pite. Depuis la nomination en 2015 du chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui (né en 1976) à la tête du ballet royal de Flandres, la programmation de cette compagnie s'est nettement tournée vers le répertoire contemporain, et ce à l'instar du virage artistique entamé en 1991 par son équivalent wallon, Charleroi Danses. Le tout premier spectacle de ballet présenté cette saison choisit de mettre en miroir trois oeuvres contemporaines de courte durée, dont une création mondiale dévolue à Crystal Pite. On pourra être surpris du choix de procéder à deux entractes, là où la durée totale des deux premières œuvres avoisine les cinquante minutes, ce qui aurait pu permettre une réunion opportune. Fallait-il, enfin, terminer par l'œuvre la plus longue et malheureusement très inégale, *The Heart of August* ?

La danse contemporaine à l'honneur à Anvers



Quoiqu'il en soit, on retrouve en première partie le ballet **L'Oiseau de feu de Stravinsky**, créé par **Cherkaoui** à Stuttgart en 2015 et présenté pour la première fois à Gand et Anvers, alors que Paris a accueilli une version pour deux danseurs à la fondation Louis

Vuitton l'an passé (voir aussi son Boléro de Ravel présenté à Garnier au printemps :

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-danse-paris-opera-garnier-le-7-mai-2017-soiree-balanchinerobbinscherkaoui/>). On regrettera d'emblée le choix de Cherkaoui pour la suite réalisée par Stravinsky en 1919, d'une vingtaine de minutes, là où le ballet intégral de 1910 est deux fois plus étendu. Les chefs d'orchestre font aussi souvent ce choix, faisant de la version longue une véritable rareté. Pour autant, le charme et le talent du chorégraphe flamand opère immédiatement, avec un mélange harmonieux de gestes contemporains et de figures classiques, mâtinés de gestuelles d'influence orientales et de nombreux portés. L'entrelacement virtuose des corps compose ainsi des tableaux poétiques qui se succèdent en rivalisant d'élégance, sans éprouver physiquement ses danseurs. Avec un soin particulier apporté aux transitions, tout autant qu'une mise en scène fluide et efficace autour de panneaux mouvants bougés à vue, Cherkaoui a la bonne idée de faire respirer son spectacle, en introduisant un séquençage basé sur des silences entre les morceaux, comme s'il suspendait le temps. Il faut dire que la direction splendide de Philipp Pointner, à la tête d'un superlatif Orchestre de l'Opéra des Flandres, n'est pas pour rien dans la réussite de cet enchantement sonore et visuel, prenant le temps d'étager, presque en sourdine, les

raffinements d'un Stravinsky inspiré tout autant par Moussorgski que par Rimski-Korsakov. On perçoit également combien la délicatesse d'un Ravel sut certainement s'abreuver à cette musique encore tournée vers le XIXème siècle, mais déjà annonciatrice des deux chefs d'œuvre suivants, Petrouchka (1911) et, dans une moindre mesure, Le Sacre du printemps (1913).



On reste sur les mêmes sommets de raffinement poétique avec les Ten Duets on a Theme of Rescue de Cliff Martinez (d'après la musique composée pour le film Solaris en 2002), chorégraphiés par la Canadienne Crystal Pite (né en 1970). Autour de douze spots de cinéma répartis en arc de cercle, l'éclairage en contre-jour baigné de fumigènes nous transporte dans une atmosphère étrange, presque fantastique, bien en rapport avec la bande son enregistrée, aux longs aplats

hypnotiques au synthétiseur, tous entrecroisés à la manière de la musique minimaliste. Les cinq danseurs forment et déforment des couples à l'envi, apportant davantage de fluidité, de dynamisme et d'impact physique par rapport à L'Oiseau de feu.

Après la pause, on découvre la dernière œuvre au programme, The Heart of August de Gavin Bryars, sur une chorégraphie d'Edouard Lock. Les gestes corporels se font plus saccadés, plus maniérés aussi, en des rythmes nerveux assez dérangeants. L'ensemble, assez inégal, déçoit surtout au niveau des éclairages envahissants façon concert de rock, dont les transitions maladroites se révèlent sans surprise, tandis que des panneaux descendent et remontent sans raison apparente sur les côtés. En fond de scène, l'HERMESensemble dirigé par Geert Callaert déçoit lui aussi à force d'approximations dans les accélérations et les aigus à la limite de la justesse au violoncelle, sans parler d'une cohésion qui n'évite pas certains décalages. Le public ne semble pas tenir rigueur de ces quelques imperfections en apportant, à l'instar des deux autres chorégraphies, un accueil chaleureux. Peut-être est-ce dû là à la musique toujours intéressante de Gavin Bryars qui se tourne tout autant vers Piazzolla (la présence de l'accordéon renforçant ce parallèle) que la musique minimaliste ? Quoiqu'il en soit, on conseillera vivement ce spectacle pour les deux premières œuvres, d'une perfection technique et d'une hauteur d'inspiration dignes de l'excellente réputation de l'Opéra des Flandres.

A l'affiche de l'Opéra d'Anvers jusqu'au 28 octobre 2017.

Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra des Flandres, le 21 octobre 2017.

1 : Stravinsky : L'Oiseau de feu. Orchestre de l'Opéra des Flandres, direction musicale, Philipp Pointner / chorégraphie, Sidi Larbi Cherkaoui.

2 : Cliff Martinez : Ten Duets on a Theme of Rescue (d'après la musique du film Solaris). Chorégraphie, Crystal Pite.

3 : Gavin Bryars : The Heart of August. HERMESensemble, direction musicale, Geert Callaert / Chorégraphie, Edouard Lock. / illustrations : © F Van Roe 2017

LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur)

LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le  meilleur des mondes (Editions Le Passeur). Jean-Sébastien Bach, le 5^e évangéliste réalise dans sa musique la fusion admirable et stimulante de la lumière et du salut. L'incarnation qui se développe dans sa musique, qui donne la parole (chorals) à l'assemblée des croyants atteint dans son oeuvre une vérité inestimable. Tel l'arpenteur admiratif, l'auteur relève chaque aspect du grand oeuvre légué par Jean-Sébastien (Messes, cantates, cycles instrumentaux, ...), ce qui fait surtout son « urgence » : un baume accessible pour notre

époque « où règnent l'incommunication, l'exclusion, le malentendu (car) seul Bach sait encore rassembler et réconcilier ». Après le fameux « indignez-vous », Bach, de l'esprit des Lumières en son aurore, à la terreur du XXI^e naissant, propose une autre alternative, le « réconcilions-nous ». Sa musique apaise, guérit, sauve : « elle nous recentre. Elle nous refait citoyens du meilleur des mondes. il faut découvrir ce Bach salutaire... ». En 45 chapitres, et 250 pages, André Tubeuf se concentre sur la musique et la vie du Bach visionnaire, à la fois humble et fraternel, humaniste et serviteur, prophète pour des mondes meilleurs. Prochaine grande critique du **livre André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur)**, dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, le jour de la parution : **le 2 novembre 2017.**